

embarras d'argent m'obligent à quitter cette maison, à chercher un logement conforme aux modestes habitudes que m'imposent de cruels revers. Si je vous prends avec moi, il faudra que nous vivions d'une façon très restreinte ; n'importe, soyez le bien venu pour partager ce qui me reste : je suis décidé à endurer de grandes privations pour l'amour de vous.

— Vous n'en souffrirez aucune, si vous me jugez assez fort pour venir à votre aide. Quel reproche ne mériterais-je pas à me voir taxé d'étourdi inutile à moi-même et incapable de rendre le moindre service à personne ; d'homme sans courage attendant ma subsistance d'un mince revenu qui, sans la part que je lui prends, serait un avoir suffisant pour mon père. Oh ! je ne puis songer à cela qu'avec la plus grande honte ; mais je ne puis non plus trouver un remède prompt qui corrige le mal.—Que me conseillez-vous ?

— Merci, cher enfant, merci pour ta confiance en moi, pour ta délicatesse. Je ne sais qu'une chose qui t'offre une véritable ressource, c'est de faire les classes d'une école dans notre pays, et d'employer le temps qu'elle te laissera à poursuivre tes propres études. Un grand nombre de nos hommes de lois les plus distingués se sont de cette manière préparés à leur profession.—Je crois en vérité, mon fils, que vous feriez un très-bon maître d'école. Vous avez un excellent caractère, et les connaissances que vous devez à l'ambition qui vous domine au collège, vous rendent capable de diriger une classe du premier degré. Si cependant votre savoir ne vous permet pas d'y prétendre, une moins forte peut encore subvenir à votre existence. Que l'achat d'une garde robe ne vous préoccupe pas : je vous fournirai tous les vêtements nécessaires : ce sacrifice est dans mes moyens, je le ferai avec plaisir.

— Je n'ai rien à demander de plus, mon père, si par l'ins-truction que je donnerai aux autres, j'obtiens moi-même en échange la science qui me manque. Mais, où rencontrer un tel avantage ! Votre assistance peut seule me le faire trouver. Oui, je suis forcé de vous l'avouer à ma honte : jusqu'ici j'ai toujours marché en aveugle, n'observant rien, n'acquérant rien de ce qui m'eût été si utile.

— Heureusement, Harry, ma manière d'agir a totalement différé de la vôtre. Je crois pouvoir tirer un plan, dont le résultat vous sera favorable. En attendant que j'aie fait mes dispositions, continuez à vivre ici dans l'aisance. Qu'aucun de vos camarades n'ait le moindre motif de soupçonner le changement survenu dans mes affaires.

Quinze jours après cet entretien, le juge Clayton fit venir son fils dans son cabinet :

— Mes démarches ont réussi, lui dit-il, en laissant tomber sa main sur un papier qu'il s'abstint de lui présenter. Je viens de recevoir cette lettre d'un de mes amis les plus dévoués, de Wallace Malcolm, le vieux compagnon d'enfance dont vous m'avez souvent entendu parler. Je lui ai écrit au sujet de notre position pécuniaire, et, dans sa réponse pleine de générosité, il s'offre d'aider à tous nos projets. Il dirigera vos études les si bien que je le pourrais faire ; c'est un des juriconsultes les plus capables, quoiqu'il ait toujours évité de s'attacher au barreau d'une ville. Il m'annonce qu'il ne doute pas de vous obtenir immédiatement une classe ; et, comme il est influent, il exécutera sa promesse, le village de A... où il demeure, est dans un des sites les plus agréables ; c'est un endroit tran-

quille et sain, où vous trouverez une société choisie, sans rien rencontrer qui vous excite à la dissipation et à la dépense. Enfin, c'est la planche de salut que la Providence vous ménage, c'est la seule chose qui convienne à un jeune homme dans votre situation. Harry, M. Malcolm me presse de vous envoyer chez lui, je ne vois aucune raison pour attendre.

III

La fin de la semaine suivante vit débarquer notre héros dans une auberge du petit village. Il arriva un samedi et se mit en devoir de chercher la demeure de l'ami de son père. En prenant ses informations, il apprit que M. Malcolm était absent de chez lui et vaquait à des affaires dans une ville voisine. Force fut donc au jeune Clayton de contenir son impatience jusqu'au lundi.

Le lendemain dimanche, la population du village se rendit de bonne heure au temple, et Harry fit de même. Harry n'avait jamais manqué d'y aller les jours consacrés au culte : c'était une habitude que son père lui avait fait contracter ; mais quoiqu'il y fût ostensiblement pour prêter l'oreille aux paroles des dandies, il ne pouvait se rappeler avoir, en aucun temps, écouté un sermon d'un bout à l'autre. Ce jour-là, il écouta et ne perdit pas un mot de ce qu'il entendit. Le prédicateur était un jeune homme à peu près de son âge. Lorsque Harry eut fait cette remarque, son attention se trouva fixée. Bientôt, il se vit captivé, entraîné par l'éloquence du ministre ; un sentiment de honte sur son infériorité morale s'empara de lui. Le discours du religieux le frappa. Il s'agissait de l'usage et de l'abus des dons de la Providence : le temps, la fortune et le talent. En emportant en lui l'idée de la haute destinée que Dieu réserve à ces dons et qui ne se borne pas à une pure jouissance des sens, ni même de l'intelligence, Harry gagnait déjà quelque chose à son changement de scène. La majeure partie des auditeurs débouchait de l'église vers la principale rue du village ; mais Clayton, en la traversant, pour se rendre de son logis au temple, avait aperçu une route plus champêtre et plus pittoresque ; il la suivit. L'air était alors embaumé des primeurs de mai, et Harry, cheminant en silence, s'arrêtait de temps à autre pour contempler les jardins odorants que bordait son sentier, et pour plonger des yeux dans ces vastes corbeilles, exhalant autour d'elles le parfum des blanches fleurs qui dentelaient tous les arbres comme d'une neige d'été.

A de courts intervalles, il avait entendu un pas léger derrière lui ; faisant d'abord peu d'attention à ce bruit, il se retourna bientôt pour voir qui pouvait venir. Un visage doux et gracieux, encadré dans une coiffure pleine de goût, un visage de jeune fille habillée de blanc, fixa instantanément son regard. Pour la laisser arriver jusqu'à lui, et se trouver sur la même ligne qu'elle, Clayton ralentit sa marche, à tel point que le piéton le plus modeste eût été bien excusable en cherchant à le devancer. C'est ce que ne craignit pas de faire la jeune personne. Harry, dès-lors, put l'examiner au passage. La figure de l'inconnue dessinait un ovale délicieux : ses cheveux blonds, teints, pour ainsi dire, des plus doux rayons du soleil levant, ses yeux limpides enchassés comme deux rubis sous des paupières qui se rejoignaient en mourant, ses épaules blanches, sur lesquelles une tête délicate se balançait avec grâce ; mille autres attraits enfin, joints à l'éclat, à la fraîcheur de la